

# Milza & Berstein



## Une mystérieuse alchimie

**UN MANUEL POUR DEUX 216** A la découverte des duos qui ont créé nos livres de classe. Cette semaine, les auteurs de manuels universitaires qui, par leur approche globale de l'histoire contemporaine, font référence depuis plus d'un quart de siècle

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Les exemplaires sont fatigués, défraîchis par les manipulations et les consultations répétées. Pourtant, celles et ceux qui s'en sont servis au fil de leurs études, d'histoire comme de sciences politiques, ne s'en sont pas séparés. Mieux, ils ont tenu à les apporter pour les faire dédicacer. Voilà une situation que Pierre Milza et Serge Berstein ont connue à de multiples reprises. Et quand on songe qu'il s'agit le plus souvent de simples manuels universitaires, on mesure la singularité de la situation. Rigueur, clarté, souci de la nuance et de l'équilibre, ces « outils » résistent au temps. Et Marie-Anne Matard-Bonucci, professeure à Paris-VIII dont Pierre Milza dirigea la thèse, y voit toujours parmi les « meilleures synthèses pour appréhender l'histoire contemporaine ».

A ses yeux, « par leur façon très large d'embrasser les séquences chronologiques », Milza et Berstein sont « les pionniers d'une histoire globale » – encore à venir quand ils inaugurent leur collaboration dans les années 1970, mais dont l'ouverture préfigure l'aspiration à une vision totale, sans discrimination ni priorité sélective. Et de fait, aujourd'hui encore, c'est par la lecture préliminaire de leur *Histoire du XX<sup>e</sup> siècle* (Hatier, 1990), sans cesse rééditée et mise à jour depuis plus d'un quart de siècle, que Marie-Anne

Matard-Bonucci s'apprête à recommander aux étudiants qui préparent les concours d'aborder la question au programme: « Culture, médias, pouvoirs aux États-Unis et en Europe occidentale, 1945-1991 »...

Des livres qu'ils cosignent – tous ne sont pas des manuels –, on peinerait à déterminer ce que l'on doit à l'un ou l'autre de ces deux historiens s'ils n'avaient chacun leurs domaines de prédilection. A Berstein, le champ politique, l'économie et la sphère nationale; à Milza, les relations internationales, le social et le culturel. Il existe une telle symbiose entre eux, un tel partage de la conception de l'histoire, du goût des perspectives larges favorisant les réflexions ouvertes, qu'on s'étonne qu'ils n'aient pas été plus intimes. S'ils travaillent en parfaite harmonie, ce qui les amène à une confiance mutuelle totale, cette amitié ne vaut pas fusion. Milza est extraverti, Berstein non. Ils ne partagent ni leurs goûts ni leurs modes de vie. Et leur rencontre même n'a rien de fulgurant.

S'ils se croisent à l'École normale d'instituteurs d'Auteuil, où ils sont tous deux maîtres-élèves au début des années 1950, mais dans des sections et des promotions différentes (Milza est né en 1932, Berstein deux ans plus tard), c'est dans la cour de la Sorbonne, en 1955, que cette rencontre a réellement lieu. Chargés de classes d'application, ils rêvent pareillement d'études supérieures. Ils se repèrent, s'estiment

– tous deux sont fils d'immigrés et modelés par l'école républicaine –, mais ce n'est que quatre ans plus tard que le lien se tisse vraiment. De retour du service militaire en 1959, Pierre Milza est affecté à l'école d'application du boulevard Murat où Serge Berstein, qui y est en poste depuis 1954, prépare l'agrégation.

Enseignant dans deux salles voisines qui communiquent par une porte intérieure, le hasard les réunit, et la proximité favorise une complicité naissante. Celle-ci sera déterminante pour Pierre Milza, qui hésite alors sur la voie universitaire à suivre: l'italien (langue des origines)? L'éducation physique (il a pratiqué le judo comme le karaté)? L'histoire? Il se range à l'avis de Berstein, qui le met en garde (« *Imagine-toi prof de gym à 50 ans!* ») et opte pour Clio – avec une telle détermination qu'en 1964 il sera reçu premier à l'agrégation.

### SOUCI PERMANENT D'ACTUALISATION

Aussitôt affecté au lycée Michelet de Vanves, il dépose un sujet de thèse sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle sur les relations franco-italiennes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, comme en quête de ses propres racines. Bientôt nommé à Sciences Po, il investit le lieu avec la vigueur et l'énergie qu'il met en tout et marque l'établissement de sa science comme de son aura pédagogique. Pendant ce temps Berstein, agrégé dès 1960, a accompli son service militaire puis

enchaîné les postes en lycée jusqu'à l'obtention d'un poste d'assistant à Nanterre. René Rémond, qui l'a repéré, lui demande d'assurer une conférence à Sciences Po. Nouveau rendez-vous entre les deux hommes, qui scellent cette fois leur collaboration comme leur amitié.

Leur formation commune, leur égal besoin de clarté didactique, conduit Milza à associer Berstein au projet éditorial que lui soumet alors Nathan: créer des manuels d'histoire de premier cycle. Une entreprise qui les exalte et que le succès couronne. Hatier prolonge l'aventure en leur demandant d'autres usuels pour le second cycle. Ils y associent Yves Gauthier et Jean Guiffan, qui avaient enseigné à leurs côtés à l'école d'application du boulevard Murat, ainsi que Gisèle Berstein, épouse de Serge, qui avait aussi commencé sa carrière comme institutrice. Sans doute est-ce l'une des clés de la réussite exemplaire de la collaboration du duo, qui signe une trentaine d'ouvrages didactiques en trois décennies, avec un permanent souci d'actualisation et de refonte.

S'il s'essaie à la rédaction d'ouvrages nés de recherches personnelles – *Le Fascisme italien*, paru chez Armand Colin en 1970, devient *L'Italie fasciste* lors de sa reprise au Seuil (1980) –, le binôme poursuit sa collaboration d'enseignement. Et le grand chantier qui unit Milza et Berstein est désormais la planification de l'enseignement de l'histoire à Sciences Po. Raoul Girardet tenait à y faire reconnaître un pôle proprement historien. S'il gagne la partie à l'heure de la retraite, c'est Milza, avec le soutien de son duettiste bien sûr, mais aussi de Jean-Pierre Azéma, de Jean-Noël Jeanneney et de Michel Winock, qui s'attelle à la tâche à la tête du nouveau Centre d'histoire de l'Europe au XX<sup>e</sup> siècle (1985). En étroite symbiose, les compères développent les activités de recherche, organisent colloques et tables rondes, nouent des liens avec les établissements universitaires en France comme à l'étranger, animent un séminaire le mercredi en fin de journée pour que les enseignants puissent y assister. Salle comble!

La recette? Une simple alchimie qui désarme l'analyse. Et Serge Berstein, commentant la mort de son ami, disparu en février, de conclure: « *On s'est pris comme on était.* » ♦

La semaine prochaine: Les vrais auteurs du Robert.

## Image à un passeur de frontières

Le 28 février 2018, Pierre Milza laisse les autres et ceux qui ont collaboré à une vision plurielle du monde contemporain. Introduction d'un volume d'hommage à son œuvre, publié en 2014 par une vingtaine d'auteurs ayant soutenu leur thèse sous sa direction, en rappelle l'engagement et la force. À l'issue de sa carrière, Pierre Milza a été un passeur de frontières dans toutes les acceptions géographique et linguistique, académique et thématique. Le Centre d'histoire de l'Europe au XX<sup>e</sup> siècle a largement contribué au renouveau de l'histoire politique. Aux côtés de l'ami fidèle Serge Berstein et d'autres collègues, il en a fait un lieu de liens avec de multiples universi-

tés françaises et étrangères dans un esprit pluraliste. Avec Daniel Roche, il a su, à travers la Revue d'histoire moderne et contemporaine, mettre en valeur les renouvellements d'une historiographie nationale et internationale. Pionnier dans de nombreux champs de recherche, directeur de thèses libéral et généreux, il est aussi un pédagogue – comme l'attestent ses manuels – et un vulgarisateur au meilleur sens du terme, auteur d'ouvrages conçus selon des critères scientifiques incontestables mais accessibles aux non-spécialistes. Homme d'engagement, il s'efforce dans ses écrits ou ses interventions publiques de démonter et de nuancer les représentations clivées et les clichés stériles. Bataillant, par exemple, dès la fin des années 1980,

contre l'idée d'une prétendue facilité de l'intégration de l'ancienne immigration (notamment celle des Italiens), véhiculée à tort par les discours différentialistes au sujet des immigrés. Insistant, encore aujourd'hui, sur le risque d'un usage politique du mot « fascisme », détournant des véritables menaces pesant sur la démocratie. S'opposant, avec d'autres, aux lois mémorielles au nom d'une indépendance de l'historien. D'Italie et d'ailleurs, à ses côtés, ses élèves et amis continuent le chemin. » ♦

D'Italie et d'ailleurs. Mélanges en l'honneur de Pierre Milza, sous la direction de Marie-Claude Blanc-Chaléard, Caroline Douki, Anne Dulphy et Marie-Anne Matard-Bonucci (Presses universitaires de Rennes, 2014).